



Luca Crippa - Maurizio Onnis

LE PHOTOGRAPHE D'AUSCHWITZ

**La bouleversante histoire
du prisonnier qui fixa pour
l'éternité l'horreur nazie.**

ALISIO
HISTOIRE

Pologne, 1939. Alors que l'armée allemande envahit son pays, Wilhelm Brasse, jeune photographe de 22 ans, refuse de prêter allégeance à Hitler. Déporté à Auschwitz-Birkenau, il est chargé de prendre en photo les nouveaux prisonniers pour le service d'identification. Témoin forcé, horrifié par la folie exterminatrice nazie et par les « expériences » de Joseph Mengele, Brasse regarde chaque jour derrière son objectif « la mort dans les yeux ».

Engagé petit à petit dans le mouvement de résistance interne, il lutte autant qu'il le peut. En 1945, à l'approche de la libération du camp, Brasse réussit à sauver plus de 40 000 clichés, malgré l'ordre donné par les SS de les brûler. Car il veut à tout prix que le monde entier sache.

Grâce à cet acte de résistance ultime, ses portraits ont pu servir de preuves dans les procès contre les nazis après la guerre. Ce récit est celui d'un héritage en images puissant et éternel, un témoignage essentiel.

« Un livre impossible à oublier. »

La Repubblica

LUCA CRIPPA et **MAURIZIO ONNIS** ont étudié l'anthropologie et l'histoire des cultures. La narration documentaire des grands événements de l'histoire contemporaine est au centre de leurs livres. *Le Photographe d'Auschwitz* est un best-seller international, traduit dans 60 pays.

ISBN : 978-2-37935-346-8

21,90 €
PRIX TTC
FRANCE



9 782379 353468

ALISIO
HISTOIRE



Rayon : Histoire

LE PHOTOGRAPHE D'AUSCHWITZ

Des mêmes auteurs, aux éditions Alisio :
La Petite Fille de Kiev, 2023

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Il fotografo di Auschwitz by Luca Crippa and Maurizio Onnis

© 2013 Edizioni Piemme S.p.a.

© 2018 Mondadori Libri S.p.A.

Published by Mondadori Libri for the imprint of Piemme

Relecture-correction : Jeanne Pois-Fournier et Gaëlle Fontaine

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Caroline Gioux

Photo de couverture © The Archival Collection
of The State Museum Auschwitz-Birkenau in Oświęcim

© 2023 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur - 75015 Paris
ISBN : 978-2-37935-346-8

LUCA CRIPPA - MAURIZIO ONNIS

LE PHOTOGRAPHE D'AUSCHWITZ

*Traduit de l'italien
par Olivier Villepreux*

ALISIO
HISTOIRE

Prologue

Auschwitz : un après-midi au service d'identification

Wilhelm Brasse alluma l'agrandisseur qui projeta un intense cône de lumière blanche sur la feuille de papier photographique. Ce matin-là, Franek, l'un de ses compagnons, avait développé un négatif qu'il n'avait même pas pris la peine de regarder. Franek était un bon laborantin et Brasse savait de toute manière que le contraste comme les différents niveaux de noir seraient parfaits. Il maîtrisait son appareil – pour l'avoir utilisé durant tant d'années, il le connaissait par cœur – et il était certain qu'avec un négatif de densité moyenne, à peine une douzaine de secondes d'exposition suffisait pour l'impression. Passé douze secondes précisément, il coupa la lumière blanche et la pièce retrouva la pénombre rougeâtre de la lampe inactinique.

Son chef, l'Oberscharführer¹ SS Bernhard Walter, lui avait demandé des tirages en grand format. Brasse avait donc disposé sur le plan de l'agrandisseur une feuille de trente centimètres par quarante. Quand le papier eut fixé l'image projetée à partir du négatif, mais de façon encore immatérielle, encore invisible, il s'en saisit et la plongea

1. « Adjudant », dans les grades de la SS. Il est cependant Hauptscharführer (adjudant-chef) selon l'article de Tal Bruttmann, Christoph Kreutzmüller, Stefan Hördler, « L'album d'Auschwitz, entre objet et source d'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2018/3, n° 139. [Toutes les notes sont du traducteur]

dans le révélateur. Comme toujours lors de cette phase, il attendait, impatient, que, très lentement, l'image prenne forme ; il n'y avait pas de doute, il s'agissait d'un visage.

Les contours des yeux affleurèrent en premier, puis quelques mèches de cheveux, les plus épaisses, et pour finir les contours du visage et du cou. Il s'agissait d'une femme à la peau mate, jeune, qui portait un foulard de couleur. Quand ses pupilles furent tout à fait sombres, Brasse retira la feuille du révélateur, l'agita promptement et la poussa dans le bac de fixation : trente secondes suffisaient. Il ne se donna même pas la peine de regarder le chronomètre posé sur l'étagère près de lui. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus eu besoin d'un instrument pour mesurer le temps nécessaire à cette opération qui lui était devenue complètement naturelle. Enfin, il sortit la feuille du fixateur, la lava de nouveau soigneusement afin que le tirage ne jaunisse pas par la suite et il l'accrocha à un fil à linge pour la faire sécher. Il avait réclamé à Walter un séchoir mais son supérieur avait du mal à se faire livrer du nouveau matériel de Berlin. Et il aurait été vain de le faire venir de Varsovie : les Allemands avaient déjà arraché à la capitale polonaise tout ce qui pouvait leur être utile.

Après avoir suspendu l'épreuve, Brasse alluma la lumière dans la chambre noire. Et là, debout, immobile devant le fil à linge, il examina plus précisément l'image. Il pouvait se vanter du résultat obtenu : le développement et les contrastes étaient impeccables. Mais, très vite, la satisfaction laissa place à un sentiment de malaise.

Perturbé, il fit un pas en arrière pour mieux la regarder.

Il lui était difficile de dire de quel pays lointain elle venait ; le portrait avait été pris de trop près pour que l'on puisse en conclure quoi que ce soit en se fondant sur ses vêtements ou quelques autres détails. Son visage ressemblait

aux milliers d'autres qu'il avait lui-même immortalisés ici, au service d'identification du camp. Elle aurait pu être une Juive, de n'importe quelle nationalité, ou une Française, une Slovaque, voire une Gitane bien que ses traits ne fussent pas vraiment typiques des nomades qu'on croisait à Auschwitz. Elle aurait même pu être une Allemande que les nazis auraient punie pour une brouille qu'ils n'auraient pas laissée passer.

Il ne savait pas.

La photo avait été prise par Walter qui, lui, bien sûr, ne perdait pas son temps en explications. Brasse, pour sa part, n'allait jamais prendre de photographies en extérieur. Il y était autorisé mais il s'y refusait. À moins qu'on ne lui en donne l'ordre, il préférerait rester là, au chaud, dans le studio. En revanche, l'officier aimait bien tourner de petits films et prendre des photos en plein jour. Il les rapportait ensuite au studio afin de les développer et de les imprimer.

L'Oberscharführer estimait et respectait son portraitiste en chef.

Il n'oubliait jamais de lui rappeler qu'il était un SS et que, contrairement à lui, Brasse n'était qu'un prisonnier, un moins-que-rien. Néanmoins, les compétences du photographe lui étant fort utiles, au fil du temps, il s'était aussi pris d'affection pour le déporté polonais. Ils bavardaient, il lui demandait un conseil technique, lui confiait les travaux les plus délicats.

Ce matin-là, il était entré dans le studio de très bonne heure, avant même que la file de prisonniers à identifier et à enregistrer ne se soit formée. En l'apercevant, ils s'étaient tous mis au garde-à-vous. L'Allemand tenait dans sa main un rouleau de film qu'il maniait si précautionneusement qu'il y avait tout lieu de penser qu'elle contenait un trésor ; la pellicule faisait plusieurs mètres de long.

— Il est où, Brasse ?

— Dans la chambre noire, lui avait répondu Tadek Brodka qui était en train de préparer le matériel pour le travail de la matinée.

Le SS avait traversé la pièce rapidement et frappé à la porte du laboratoire. Il ne s'imposait pas lorsque la lumière rouge était allumée : cela aurait détruit le travail de son protégé. Et ce n'est que lorsqu'il avait entendu l'invitation à entrer qu'il s'était présenté.

— Bonjour, Herr Brasse. Comment allons-nous aujourd'hui ?

Le photographe sourit.

— Bien, comme toujours, Herr Oberscharführer. En quoi puis-je vous être utile ?

Walter leva la main, lui montrant le rouleau, et le posa sur une table.

— Voici encore du travail pour vous. Quand pensez-vous pouvoir développer et tirer ?

Brasse examina la bobine.

— Je m'y mets aujourd'hui même, dès que nous aurons terminé les enregistrements. Puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

Walter haussa les épaules, désinvolte.

— Des prises que j'ai faites hier, un peu partout dans le camp. Comme ça, en passant. Mais j'y tiens beaucoup et mes supérieurs tout autant. Vous voyez ce que je veux dire ?

Le photographe voyait très bien. Ces images n'étaient pas destinées aux albums souvenirs personnels des SS, elles seraient visées par les officiers de haut rang du camp. Son implication dans ce travail devait être absolue.

— Ne vous inquiétez pas. Les tirages seront parfaits.

Ce bref échange terminé, Walter s'en était allé et Brasse avait repris ses tâches habituelles. Au cours de l'après-midi, il s'était de nouveau intéressé au rouleau et sa prédiction

s'était réalisée. Il avait vraiment fait des tirages parfaits, recadrant même quelques plans pour améliorer les clichés médiocres de l'Allemand. Et maintenant il se tenait là, regardant le visage de cette femme, se laissant fixer par ses yeux..

Ses yeux sans larmes pleuraient.

Ses pupilles noires et profondes exprimaient de la terreur et du désespoir.

Ses paupières étaient grandes ouvertes, ses yeux écarquillés.

Juste en dessous, les lèvres plissées de la femme trahissaient une peur extrême. Elle avait vu quelque chose, peut-être un cadavre ou un bourreau entassant des corps les uns sur les autres.

En moins d'une seconde, Brasse sut exactement où elle se trouvait dans le camp et à quel moment précis ce cliché avait été pris.

La chambre à gaz. La femme se situait à l'entrée de la chambre à gaz. Sans doute avait-elle vu les portes blindées s'ouvrir, peut-être les avait-elle vues se refermer et avait-elle aperçu l'intérieur au moment du nettoyage, après le passage de la cargaison précédente.

Ses yeux exprimaient à la fois la peur et la stupéfaction, conjuguées à la terrifiante prise de conscience que tout allait s'arrêter là. Elle était la prochaine sur la liste.

Brasse frissonna.

Il avait déjà vu mourir beaucoup de gens, ici, dans le camp, mais il n'avait encore jamais vu des yeux comme ceux de cette femme sur la photo, ceux d'une femme bien vivante qui, d'une minute à l'autre, allait mourir. Ces yeux avaient vu s'ouvrir devant eux les bouches de l'enfer. Ils seraient encore ouverts juste avant que son cœur ne cesse de battre. Juste avant que le rideau ne tombe.

Il s'éloigna rapidement et courut éteindre la lumière. La chambre noire retrouva sa pénombre rougeâtre. Fenêtres fermées, il se sentait en sécurité.

Tant qu'il était à l'intérieur, rien ne pouvait lui arriver.

Petit à petit, il retrouva son calme et il reprit son travail de la journée. Au service d'identification on enregistrait les prisonniers. Il ne s'agissait pas de traîner.

Première partie

**Auschwitz 1941 :
se cacher pour survivre**

1

— Ne bouge plus ! Très bien... Ne lève pas trop le menton ! Ne bouge plus... Voilà, c'est bon !

L'obturateur claqua, l'image du prisonnier se grava sur le grand négatif de six centimètres par douze. Puis Brasse se rapprocha du siège. Le prisonnier recula instinctivement comme s'il craignait qu'il ne le frappe, mais il le tranquillisa.

— Du calme. Je veux seulement arranger un détail...

Il ajusta comme il faut le petit col de la veste de son uniforme, un des boutons ne fermait qu'à moitié.

Revenu à son poste, il regarda de nouveau dans le viseur.

— Enlève ton calot et regarde droit devant vers l'objectif. Ne cligne pas des yeux, ne souris pas. Ne fais pas de grimaces, s'il te plaît... Qu'est-ce que c'est que cette tête ?

Le prisonnier n'arrivait pas à se tenir immobile, ne serait-ce que durant les toutes petites secondes nécessaires à la réalisation de son portrait. Il était polonais et il répondit à la requête de Brasse en polonais.

— J'ai mal au dos. Très mal.

Le kapo qui l'avait amené jusqu'ici était, lui aussi, polonais. Il s'approcha de la chaise pivotante et lui flanqua une baffe.

— Tu te tiens droit et tu fais comme Monsieur le photographe te dit. Tu es là pour obéir, c'est tout !

Brasse jeta un coup d'œil vers le kapo. Il ne l'avait jamais croisé auparavant et il ne savait pas de quel bloc il venait, mais il ne lui faisait pas peur. Ici, à l'intérieur, c'était lui qui

commandait, surtout quand il s'occupait de ses « clients » et il ne voulait pas que les prisonniers soient brutalisés gratuitement.

— Kapo, arrête de cogner ! Pas dans mon studio ! T'as compris ?

L'homme grommela un juron et revint s'adosser au mur.

— Très bien, très bien. Mais je lui réglerai son compte plus tard à ce sale rat.

Brasse réitéra sa demande au prisonnier. L'homme fixa alors l'objectif, le front relâché, les yeux grands ouverts, le cou tendu par l'effort pour garder la pose, et le photographe appuya sur le déclencheur.

Quand il releva les yeux, le prisonnier était toujours tel qu'il l'avait vu à travers les lentilles, immobile, perdu dans ses pensées. Après avoir passé tant de temps à lui faire prendre la pose, il ne parvenait maintenant plus à revenir à la réalité. Brasse l'observait. Sur son visage émacié, ses yeux, toujours grands ouverts, paraissaient larges, immenses ; ils s'étaient illuminés à l'instant même où il avait tout oublié. Ils brillaient tellement qu'ils conféraient à sa figure tout entière une splendeur qui rejaillissait sur toute sa personne. Comme si une flamme tenace au fond de ses yeux refusait de s'éteindre.

Brasse dut lui-même briser le charme.

Il allongea les bras pour tirer vers lui la manette située sur le côté de la chaise. Immédiatement le siège du prisonnier tourna à quatre-vingt-dix degrés, ce qui lui permettait de cadrer de profil. Mais quand il regarda dans le viseur, il remarqua que la position de l'homme, revenu à lui d'un seul coup après son demi-tour, était trop haute. Un autre levier lui permit d'abaisser un peu la chaise et d'avoir la nuque du déporté à la bonne hauteur.

— Ne remets pas ton calot et regarde le mur en face de toi...

L'homme obéit et le photographe effectua la dernière prise.

Pour lui, c'était terminé.

— Bien, tu peux y aller...

— Plus vite, dépêche-toi ! hurla le kapo.

L'homme se leva, l'air dépité, comme s'il désirait prolonger la séance qui, en tant que dérivatif, lui avait procuré un moment de répit. Il ne voulait pas sortir dans le froid. Il aurait bien aimé rester là, à l'intérieur, au chaud. Mais le temps pressait. Un autre prisonnier devait prendre sa place. La file d'attente s'allongeait à l'extérieur de la pièce. Brasse jeta un rapide coup d'œil dehors et aperçut au moins une vingtaine d'hommes. Ils se tenaient droits, ne disaient rien, regardaient devant eux sans bouger. Ils ne se permettaient pas la moindre infraction au règlement qui leur imposait un silence absolu. Et quand l'un d'eux osa renifler, peut-être le troisième de la file, le kapo explosa.

— Bâtard ! Salopard, tu n'es rien d'autre ! Espèce de Juif de merde !

Il le frappa avec ses poings, ses mains, d'abord sur le corps puis sur la tête, pendant que celui-ci courbait l'échine, cherchant à protéger sa tête des coups.

L'homme n'osa pas réagir et gémit faiblement comme dans un souffle. Mais ce souffle suffit à excéder davantage le kapo, tandis que les autres s'écartaient, terrorisés. Il fallait le stopper, sans quoi il allait le tuer.

— Je prends celui-ci, maintenant !

Brasse désigna le déporté et le kapo dut arrêter. Ce dernier haletait, plein de rage.

— Pourquoi celui-ci précisément ? C'est pas son tour.

Le photographe attrapa le kapo par le bras et l'éloigna de quelques mètres du groupe. Comme il ne voulait pas s'en faire un ennemi, il prit un ton aimable mais ferme qui se voulait très légèrement menaçant.

— N'as-tu pas reçu l'ordre d'amener ici les hommes de ton Kommando² pour qu'ils se fassent photographier ?

— Si.

— Et qui sera tenu pour responsable s'ils ne sont pas photographiés ?

Le kapo le fixa un moment, les poings serrés. À l'évidence, il l'aurait volontiers cogné à son tour parce que, derrière ses grands airs, le photographe n'était qu'un simple déporté, un pou. Il se retint avant de grogner :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Brasse s'efforça d'être encore plus doux :

— J'ai reçu l'ordre de ne photographier que des prisonniers en bon état. Les prises doivent être nettes. Je ne veux pas de visages tuméfiés, d'œil au beurre noir, d'os brisés. Je ne veux pas de prisonniers qui souffrent. Le chef n'apprécie pas du tout. C'est clair ?

Le kapo avait les lèvres pincées. Il avait compris, c'était clair. Il essaya même de prendre une expression plus détendue en affectant de sourire.

— T'es pas du genre à raconter à ton chef ce petit incident, hein ?

Brasse secoua la tête pour le rassurer.

— Je ne dirai rien. Mais, maintenant, nous devons photographier cet homme avant que des bleus n'apparaissent sur son visage. De quel Kommando faites-vous partie ?

— Nous sommes aux garages du camp. Ces animaux s'en sortent plutôt bien. Ils prennent leurs aises, c'est trop confortable...

Il soupira comme s'il était persuadé qu'à Auschwitz on avait besoin de lui pour faire régner l'ordre, puis il cria au prisonnier qu'il venait de frapper d'entrer dans le studio et de grimper sur la chaise pivotante.

2. Unité de travail composée de détenus affectés à une tâche.

La première prise, de trois quarts, avec le calot sur la tête.

La deuxième prise, de face, sans calot.

La troisième, de profil, toujours sans calot.

Après chaque portrait, pendant que Brasse s'occupait de cadrer, Tadek Brodka retirait du Zeiss la lourde cassette qui contenait les plaques de négatifs avant de la remplacer. Et Stanislaw Tralka composait les supports des matricules, les présentant à l'objectif près du prisonnier pour qu'ils apparaissent sur la troisième image. Chaque support indiquait d'où il venait, leur numéro matricule, pourquoi il était à Auschwitz. Ainsi, Brasse sut que le déporté molesté par le kapo était un « Pol : S », soit un prisonnier politique arrivé de Slovénie et que son matricule était le 9835. Il calcula qu'il était arrivé dans le camp de concentration quelques mois après lui.

Quand il eut terminé, et que d'un signe de tête il fit comprendre au détenu qu'il pouvait y aller, il perçut dans ses yeux un remerciement silencieux. L'homme savait que Brasse lui avait évité un châtiment bien plus sévère, mais le photographe baissa les yeux, sans réagir à ce salut mutique. Son intervention lui avait épargné des coups encore plus violents et s'il l'avait renvoyé sans le prendre en photo, il y aurait eu un trou dans les fichiers ; quatre-vingt-dix fois sur cent, les prisonniers en question ne revenaient pas au studio. Ils étaient tués entretemps.

Cependant, Brasse faisait également attention à lui. Il était impossible de prévoir ce qui pouvait passer par la tête des Allemands et cela ne l'aurait guère surpris qu'ils le tiennent pour responsable de ne pas avoir pris la photo. Il voulait que tout se passe sans accroc.

Tandis que le kapo des garagistes poussait vers le tabouret le déporté suivant, Brasse leva les yeux vers l'horloge à coucou dont les Allemands avaient orné le studio. Il était presque

midi. D'ici peu, le petit oiseau sortirait de derrière sa porte pour chanter. Ce coucou l'agaçait ; il le déconcentrait au beau milieu de sa journée de travail, mais il n'avait pas le courage de demander qu'on l'enlève. Comme cela amusait Bernhard Walter, c'était peine perdue. Une minute s'écoula, l'oiseau chanta, il sentit son estomac gargouiller mais il se remit sur l'objectif. C'est à ce moment-là qu'entra Franz Maltz, le kapo du studio photographique. Brasse le salua respectueusement.

— Heureux de vous revoir, kapo. Quel bon vent vous amène ?

Maltz s'ébroua pour se débarrasser du gel qu'il avait sur ses vêtements et se rapprocha du poêle qu'il masquait de son gros derrière.

— Pense à ce que tu fais, Polak, t'en fais pas pour moi...

Brasse ne répondit rien et baissa la tête, un œil toujours dans le viseur du Zeiss.

Personne ne savait où le kapo passait le plus clair de son temps. Certes, il ne comprenait rien à la photographie et il ne pouvait faire tout au plus que quelques reproductions en chambre noire. La façon dont il était devenu kapo du service d'identification demeurait un mystère, mais personne n'avait osé le questionner à ce sujet. Il était leur supérieur direct, il n'y avait rien à dire de plus. Et Brasse l'entendait haleter dans son dos, collé au poêle, tandis qu'il s'occupait de ses cadrages.

Un jeune homme venait de s'asseoir sur la chaise.

Il ne devait pas avoir plus de dix-huit ans et Brasse sentit son cœur s'alourdir en l'observant dans son viseur. Il portait sur sa poitrine le triangle jaune sur lequel un autre, rouge, avait été cousu pour former l'étoile de David. Ce qui signifiait qu'il était juif et qu'il ne vivrait certainement pas très longtemps. Ce n'était toutefois pas ce qui attisait la pitié du photographe. Il était ému par son regard. Le jeune homme avait des yeux clairs, purs, les yeux confiants d'un

garçon au sortir de la puberté, avec de longs cils, presque féminins, et des taches de rousseur qui lui donnaient un air doux. Il était imberbe, sa peau était lisse des joues au menton. Brasse était convaincu que jamais sa bouche ne serait capable de proférer la moindre insulte. Il mourrait en invoquant sa mère, en fixant ses bouchers, sidéré, sans comprendre la raison pour laquelle ils voulaient le tuer. Il ne lui restait plus guère que deux semaines à vivre. Le travail, le froid, la faim, les coups ; ce n'était qu'une question de temps.

À peine avait-il déclenché pour prendre le troisième cliché, celui de profil, qu'il entendit Maltz crier :

— *Weg!*

En allemand, c'était l'ordre de déguerpir, de dégager.

Le jeune homme était français, il ne parlait absolument pas l'allemand, mais il comprit. Rien qu'au son de la voix, à cette injonction à se dépêcher, il essaya de se lever de la chaise pivotante le plus rapidement possible.

Il ne fut pas assez rapide.

Il n'avait pas posé un pied à terre que le kapo poussa la manivelle sur le côté du banc photographique d'un mouvement brusque, la chaise pivota et revint vivement en position frontale. Comme un pantin mécanique, le jeune homme fit un bond en l'air et, propulsé au sol, se cogna la tête sur le rebord de la plate-forme qui servait de socle au Zeiss.

Il resta un moment sonné sur le carrelage et Brasse eut instinctivement la tentation de l'aider. Sauf qu'il n'était pas permis d'aider les déportés, il aurait eu des ennuis. Alors, tandis que Maltz riait comme un fou, le Juif se releva de lui-même péniblement. Il s'était cassé une dent et, une fois debout, son kapo le poussa vers la sortie. Il riait lui aussi. Il n'avait jamais assisté à ce petit jeu et cela l'amusait follement.

— Génial ! On recommence ?

Maltz était plié en deux, il riait tellement qu'il parvint difficilement à répondre :

— T'as vu la tête qu'il faisait ? C'est à mourir de rire ! Ils sont éjectés !... Oui, allez, on le refait !

Et la chaise pivotante envoya valdinguer encore trois prisonniers. L'un d'eux, un vieux, eut le bras cassé. À terre, il hurlait de douleur et de peur. De douleur parce que son bras s'était tordu de telle façon qu'un os sortait presque de sous la peau. Et de peur parce que cette blessure signifiait qu'il était condamné. Il le savait, cela se voyait sur son visage. En sortant du studio, on l'amènerait à l'hôpital et il irait ensuite directement au crématoire. Personne ne voyait l'intérêt de soigner et de nourrir un vieil homme. Plus vite on s'en débarrasserait, mieux ce serait pour tout le monde. Et tout cela – le bras cassé, la peur dans les yeux du vieux, le chaos que cela avait provoqué dans le studio – poussa à son comble l'hilarité des deux kapos. Il leur fallut plusieurs minutes avant de s'en remettre.

Peu après, Maltz reprit son air renfrogné. Il s'était bien défoulé et il n'avait plus envie de plaisanter. Il s'étira à plusieurs reprises. Il bâilla.

— Je vais au magasin m'acheter à manger. Vous voulez quelque chose ?

Et il ricana sachant que Brasse et ses compagnons n'avaient pas un mark en poche.

Il les laissa ainsi, seuls, se débrouiller avec les prisonniers. Brasse avisa le coucou. Il était presque une heure de l'après-midi. Il crevait de faim mais il devrait patienter.

Ils avaient encore de longues heures de travail devant eux.

2

Tout avait commencé un mois plus tôt, le 15 février 1941, jour où on l'avait envoyé au bureau politique³, après un premier et terrible hiver à Auschwitz. En chemin, il s'était aperçu qu'il n'était pas le seul. Avec lui, quatre autres prisonniers cherchaient la baraque des SS. Pendant qu'ils marchaient, les sabots dans la neige, les bras serrés sur le torse pour conserver le peu de chaleur émanant de leurs corps affamés, ils discutaient, inquiets, se demandant pourquoi eux, en particulier, avaient été convoqués.

— Tu es d'où ?

— D'Espagne. Et toi ?

— De Hollande.

— Moi, je viens de Slovaquie.

— Je ne comprends pas...

Seul Wilhelm Brasse parlait allemand et, pour se comprendre, ils utilisaient le peu de mots qu'ils avaient appris dans cette Babel qu'était le camp, communiquant surtout par gestes.

Ils venaient de différents pays et n'avaient pas le même âge. Deux d'entre eux avaient la cinquantaine passée, un autre trente-cinq ans, et les deux derniers, dont Brasse, étaient encore plus jeunes. Ils n'avaient visiblement aucune connaissance commune, pas même un kapo ou un autre prisonnier. De plus, ils travaillaient dans divers Kommandos

3. Le bureau de la Gestapo, la police politique de l'Allemagne nazie.

et dormaient dans des blocs différents. Ils avançaient à tâtons dans l'obscurité. Jusqu'à ce que Brasse eût une illumination.

— Comment avez-vous été enregistrés ?

Les autres le regardèrent, perplexes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Le Polonais répliqua, impatient :

— Quel métier faisiez-vous avant d'arriver ici ?

Qu'avez-vous dit aux SS ?

— J'étais photographe, dit le Français.

— Vraiment ? Et toi ?

Le Slovaque acquiesça :

— Moi aussi, j'étais photographe. J'avais un studio près de Bratislava.

Comme le Hollandais et le Hongrois. Tous étaient photographes.

— Comme moi, conclut Brasse. Moi aussi, j'étais photographe. Vous comprenez ce que cela veut dire ?

Les cinq hommes s'arrêtèrent de marcher en enfonçant leurs pieds dans la glace pour ne pas glisser. La porte du bureau politique n'était qu'à quelques pas de là. Ils s'épiaient les uns les autres, sans agressivité mais ils se méfiaient déjà. En quelques secondes à peine, ils avaient compris que les Allemands, d'une manière ou d'une autre, pour une raison qui leur était encore inconnue, avaient besoin d'un photographe. Peut-être de deux. Mais certainement pas de cinq. Donc, ils allaient passer un test.

Wilhelm brisa le silence et la tension générale.

— Allons-y, courage. De toute façon, les Allemands décident de tout...

Après en avoir demandé l'autorisation, ils entrèrent à pas comptés et, une fois dans la baraque, il leur fallut chacun se présenter, en donnant leur nom et leur matricule.

— Présent !

Ils criaient presque, la voix claire et nette, comme si leur sort dépendait d'abord de leur capacité à obéir mieux que leur voisin. On les fit patienter, debout, sans une explication, tandis que, l'un après l'autre, ils étaient reçus dans une petite pièce qui laissait filtrer des bribes de voix. L'entretien terminé, ils étaient conduits à l'extérieur par une porte située à l'arrière de la baraque ; jamais plus ils ne se reverraient tous ensemble. Ils n'avaient pas le droit d'échanger le moindre regard. Un soldat de la SS muni d'une baïonnette menaçante bien vissée sur le canon d'un fusil veillait à ce qu'ils ne s'informent pas les uns les autres de ce qui se tramait dans le bureau.

Son tour venu, Wilhelm entra dans la pièce.

Il se retrouva devant un bureau qui occupait quasiment tout l'espace et qui limitait fort les déplacements de son occupant. Il s'agissait d'un Oberscharführer, un adjudant SS. Un petit jeune, un sous-officier dont sa vie à ce moment précis pouvait dépendre. Le Polonais sentait son cœur défaillir. Il ouvrit la bouche pour s'annoncer, donnant de nouveau son nom et son matricule, mais l'autre lui fit signe de se taire et l'invita à s'asseoir.

— Installez-vous, Brasse.

Wilhelm le regarda, stupéfait.

Depuis des mois, personne ne s'était adressé à lui en le vouvoyant.

Il serra son calot très fort entre ses doigts et s'assit.

— À vos ordres.

L'Allemand devait avoir une trentaine d'années, il avait un visage sympathique et, tout en examinant attentivement quelques fiches, il commença à lui poser une longue série de questions. Sans se presser, patiemment, comme s'il était de la plus haute importance pour lui d'approfondir tel ou tel aspect d'un sujet précis.

— Je vois sur ces documents que vous avez vingt-trois ans et que, dans le civil, vous exerciez la profession de photographe à Katowice.

— Oui, avec mon oncle.

— Le studio lui appartenait-il ?

— Oui, j'étais son apprenti. Il m'a très bien appris le métier.

— Jusqu'à quel point ?

Le SS souriait et Wilhelm eut la tentation de ruser mais, en un éclair, il comprit qu'il aurait pu le payer cher. Se flatter d'être le meilleur photographe de Pologne aurait été inutile et dangereux. Il se contenta de dire la vérité.

— Je suis très bon.

Il ne mentait pas. Il était vraiment bon.

— Qu'est-ce que vous utilisez pour le développement ?

— Solutions Agfa. La qualité allemande est supérieure à n'importe quelle autre.

Il ajouta la deuxième phrase sans aucune ironie.

— Et pour la fixation ?

— Toujours Agfa.

— Comment vous en sortez-vous avec les retouches ?

Wilhelm se demandait bien à quoi servaient toutes ces questions. Il était évident qu'ils avaient besoin d'un photographe qui soit également apte à travailler en chambre noire. Mais les retouches, c'était autre chose, cela concernait davantage le portrait qui se pratiquait plutôt dans un studio en ville, voire dans les beaux quartiers d'un centre-ville. Il n'y comprenait rien.

— J'ai fait beaucoup de retouches avec mon oncle mais avec les outils adéquats...

— Que voulez-vous dire ?

Brasse regarda autour de lui, dubitatif, comme pour dire qu'Auschwitz ne lui semblait pas être l'endroit idéal pour ce genre de choses. Enfin, il répondit :

— J'ai besoin de crayons avec des pointes de différentes tailles, d'encres noires, brillantes et mates, de la suie, et aussi de la laque. Et de bien d'autres choses encore. Il n'y a que comme ça que l'on peut faire des retouches de qualité.

L'Oberscharführer hocha la tête, satisfait. Les explications de Wilhelm semblaient lui convenir. Il parcourut encore quelques instants ses fiches. Puis il ouvrit une petite boîte et lui mit sous le nez un portrait au format carte postale. Il s'agissait d'un civil, un individu d'un certain âge que le jeune homme n'avait jamais vu. Cadré à mi-buste, ce portrait avait certainement été réalisé en studio. Mais il était loin d'être parfait.

— Que pensez-vous de cette image ?

— Elle n'est pas bonne.

— Pourquoi ?

— Le cadrage de trois-quarts est bon, tout comme l'expression du visage. Mais la moitié droite du visage est trop sombre. Il y a un problème de prise de vue.

L'Allemand se pencha vers lui.

— Je vous écoute.

Wilhelm prit la photo dans ses mains et l'examina de plus près.

— Les lampes sont mal placées. Ou alors le photographe n'avait pas suffisamment d'éclairage. Il aurait fallu une lampe supplémentaire qui aurait éclairci les ombres sur la joue droite de l'homme. Voilà le problème.

Le SS opina du chef en direction de la photo.

— C'est mon père, c'est moi qui ai pris cette photo.

Wilhelm déglutit sans répondre, épouvanté.

— Je l'ai prise chez lui, à Fürth, ma ville en Bavière. Et je l'ai faite en utilisant les luminaires du salon. Pour un cliché amateur, il n'est pas si mauvais. Vous ne pensez pas, *Herr Brasse* ?